PQ
2172
Z6C3

Association Internationale des Amis de Pierre Loti

# Cahiers PIERRE LOTI

III

## NUMÉRO SPÉCIAL sur le PAYS BASQUE

Numéro 34 Septembre 1961

N° 34 Cahiers PIERRE LOTI Septembre 1961

Abonnement annuel (France et Communauté) : 8 NF

Etranger : 10 NF

Abonnement de soutien : 10 NF

Chèque postal : Paris 87-67-64

*Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet.*
*Tout abonnement non dénoncé au cours du premier mois (janvier ou juillet) est tacitement reconduit et reste dû pour l'année entière*

---

## SOMMAIRE

Pages

L'Association ..... 2

Pierre Loti. Journal intime inédit, année 1892 ..... 3

Pierre Espil. Pierre Loti à Hendaye ..... 8

André Moulis. Pierre Loti au Pays Basque ..... 9

Jean d'Aven. L'Aunis (*sonnet*) ..... 11

Pierre Espil. Le souvenir de Loti ..... 12

André Moulis. L'inauguration du monument élevé à Hendaye à la mémoire de Pierre Loti ..... 13

Albert Puech. Mes deux rencontres avec Loti ..... 14

Paul Cadars-Jarly. *In memoriam :* Camille Mémain ..... 16

*Hors-texte :* M. Robert Guéneau prononçant son allocution devant le monument.

Daniel Hervé. Jean-Louis Viaud, grand-père de Pierre Loti ..... 17

Service bibliographique ..... 19

Jean Kerleveo. Paimpol et Pierre Loti (II) ..... 20

Variétés. Loti et le latin (Henri Borgeaud). Revue des lectures, etc... 26

Mots-croisés lotistes, par Robert Guéneau ..... 32

* T. JAS 19-35

Directeur : Capitaine de Vaisseau (R.) A. Vulliez

Rédacteur en chef : André Moulis

Administrateur : R. Guéneau, 3, rue Girodet — Paris-16e

pluie torrentielle, nous allons avec le prince et Brahi, au couvent des Capucins, sur la côte espagnole, entendre la messe aux tambourins. Nous rentrons trempés, nous sécher devant un grand feu.

*Ici, dans le Journal, une croix de Saint-André pointée montre que Loti a prélevé quelques pages ; sans doute le récit de la messe que nous avons déjà publié.*

11 *janvier. Hendaye.* — L'incendie, le soir, tout près de notre maison. Le prince apportant des seaux d'eau et Brahy, sur le toit, coupant à coups de hache les poutres enflammées.

*Vendredi* 14 *janvier.* — Ma triste fête (1). Vent terrible et grêle secouent ma petite maison, la mer faisant grand bruit.

Le prince, malade de l'influenza, et Jean aussi. Mais il m'arrive un petit crayon de maman Nadine. Et, il y a quinze jours à peine, nous étions dans cet affreux rêve de la croire perdue, de nous dire que ces petits crayons étaient finis à jamais.

*Dimanche* 24 *janvier.* — Jour de la Saint Bichincho, fête de Sibour (2) et de Saint-Jean-de-Luz.

Nous partons le matin d'Hendaye pour Sibour dans un landeau, le prince, J. Brahy et moi. Nous chantons à la grand'messe de Saint-Bichincho, dans une église archipleine, avec des reporters des journaux de Bayonne à nos trousses.

Pluie toute la journée sur la fête de Bichincho. Fandango le soir.

*Lundi* 1er *février.* — Hendaye, temps de mois de mai, beau soleil sur mes terrasses. Je finis d'arranger, avec le prince, le petit salon tendu de filets [de pêche] et garnis de palmes.

*Mardi* 2. — Arrivent Blanche et Samuel.

*Mercredi* 10 *février.* — Je pars pour Paris, lire mon discours [de réception] à Mézières et à Madame Feuillet.

*Jeudi* 11. — Paris ; lu mon discours, grand enthousiasme de Madame Feuillet et de Mézières.

*Vendredi* 12. — Paris. Couru tout le jour avec le prince. Sigurd, le soir [à l'Opéra].

*Samedi* 13. — Quitté Paris le matin. Réconcilié avec Desbons en passant à Bordeaux. Arrivé à Bayonne à 11 heures du soir, où m'attendait Brahy.

*Dimanch* 14. — Rentré à Hendaye le matin, ravi de trouver la paix, le beau soleil, et d'être débarrassé du poids et du lourd travail de ce discours.

*Mardi* 16 *février.* — Hendaye, temps tiède de printemps. A Fontarabie avec Blanche et Jean Thorel. Le soir, l'inauguration de mon petit

(1) Loti veut dire « mon anniversaire ».

(2) Curieuse manière d'écrire Ciboure. Mais peut-être à cette époque était-ce la bonne orthographe, tout comme l'actuelle Sète s'écrivait Cette.

cabinet de travail « indien », imaginé et commencé depuis la veille avec Brahy.

*Samedi 27 février.* — Expédition à Lesaca avec Brahy et Jean Thorel.

*Mardi* 1er *mars.* — Mardi-gras, avec mascarades espagnoles dans le lointain et cris dans l'air. Chaleur lourde de printemps nouveau, avec des fleurs qui commencent. Temps sombre et morne, mais qui n'est plus un temps d'hiver.

Samuel est à se promener, pour voir les masques, avec nos domestiques Jean, Julia et Anna. Jean Thorel est reparti ce matin. La maison fermée aux bruyants et aux intrus ; passé l'après-midi sur la terrasse de mon cabinet de travail indien, en compagnie de Brahy. Devant nous il y avait l'espèce de lagune, inerte à ces heures, qui est la Bidassoa, puis le grand décor de Fontarabie et de l'Espagne. Dans ce calme complet et cette solitude de ma vie d'ici, qui est comme le recommencement d'une vie nouvelle, après dix autres vies humaines, tout mon passé se recule, s'apaise, s'oublie. Et je me demande quoi de nouveau pour demain, quoi d'amour, de charme et de souffrance m'apportera cet été basque qui va arriver avec son soleil et sa lumière, dans ce petit coin perdu où j'ai à passer une année de jeunesse finissante ?

Et l'air d'aujourd'hui me grise.

*Samedi* 5 *mars.* — A Saint-Sébastien, le soir, avec Brahy, à un bal de bohémiens. Erré la nuit dans les rues de Saint-Sébastien, par un temps sombre et glacial.

Rentré le dimanche matin à Hendaye.

*Jeudi* 10 *mars.* — J'ai quitté Hendaye à une heure et demie. Arrivé à Rochefort à minuit et demi. Henri « l'Hindou », qui gardait la maison et veillait dans mon cabinet de travail, vient m'ouvrir la porte. Un serrement de cœur me prend en pénétrant dans cette maison où il manque tante Clarisse et Léo. Je vais embrasser maman qui est couchée dans la chambre bleue et je monte me coucher dans la chambre arabe. Une tristesse plus grande me prend, dans tout ce haut de la maison qui est maintenant vide et silencieux. Je fais coucher Henri près de moi dans la chambre arabe.

*Vendredi* 11. — Je passe la journée à la maison, sortant seulement pour aller embrasser la pauvre vieille Eugénie. Maman, tout à fait mieux, se tient en bas dans le petit salon. La maison entière est bien en ordre, bien rangée, bien soignée par Pierre (3). Mais si vide, si pleine de silence.

Des photographes et des reporters venus exprès de Paris me tiennent occupé toute la journée.

Armand et ma sœur viennent dîner le soir, et aussi Henri l'Hindou... Tant de places vides à cette table.

*Samedi* 12. — Encore à la maison. Temps calme et froid. Avec l'aide de Pierre je procède aux arrangements habituels du petit musée qui me

(3) Pierre Le Scoarnec, ancien matelot de Loti, devenu son domestique.

prennent du temps chaque fois que je passe au logis... Dans le petit salon en bas, je reste tranquillement à causer avec maman ; à chaque instant je me figure que tante Clarisse va entrer, ou bien Léo.

Je pars à quatre heures et demie pour Bordeaux. Desbons m'attend à la gare et me conduit jusqu'à l'hôtel quelconque où je couche.

*Dimanche* 13. — Parti de Bordeaux à 7 heures du matin, j'arrive à Hendaye à midi. Temps plus chaud, plus printanier. Petit Samuel est venu au devant de moi, avec Jean.

*Lundi* 14 *mars*. — Par tempête, coup de vent d'ouest et grande pluie, j'ai passé une soirée sinistre à Biarritz, sous l'impression de la dépêche mystérieuse de Jean Aicard. J'ai écouté le chant de la petite Naudin comme du fond d'un abîme.

*Mardi* 15. — Au matin, dépêches et lettres qui expliquent tout. Le cauchemar s'évanouit.

Et, au ciel aussi, temps calmé, radouci. Il me semble que, hier, j'ai entrevu la mort

*Mercredi* 16. — La petite Naudin passe la journée ici, à chanter sa musique délicieuse. Il y a la jolie Madame de Escariaga et sa sœur.

*Jeudi* 17. — Blanche et Samuel repartent pour Rochefort. Je reste seul, dans ma petite maison d'Hendaye. J'ai renvoyé Anna, la cuisinière, ne gardant que Jean pour me servir.

Une grande paix d'isolement commence pour moi, tandis qu'arrive le radieux printemps.

*Samedi* 19 *mars*. — Seul, dans ma maison d'Hendaye, et encore tout à la griserie de cette solitude et de ce resplendissement de printemps arrivé tout à coup. Il semble qu'on avait oublié cette splendeur-là, qui est si nouvelle et si brusquement venue. Tout est changé, les montagnes ont pris des teintes presque africaines, sur le ciel profond et bleu. Tout est changé, jusqu'au son des cloches espagnoles qui arrive plus vibrant à travers l'air immobile et chaud où des mouches bourdonnent. Et cette réception à l'Académie, pour laquelle on s'agite tant, me paraît une sorte de fête en guignol macabre. Il me semble plus que jamais que rien ne vaut la jeunesse, la liberté et le soleil.. Mais plus j'avance dans la vie, plus devient triste, infiniment triste, cette griserie du printemps.

*Mardi* 22 *mars*. — Georges Calmann-Lévy, est ici à Hendaye, depuis deux jours, pour me faire signer un nouveau traité de quatre années. Il est reparti ce matin.

Toujours la grande paix ici, et la solitude, avec l'impression qu'on s'agite beaucoup autour de moi pour cette réception académique du 7 avril.

*Vendredi* 1^er^ *avril* — A Paris, hôtel Lafontaine, dans ma chambre coutumière [ou] dans le grand salon, où je commence à me trouver presque chez moi. Le printemps rayonne et je regrette mes terrasses d'Hendaye. Jeudi prochain, la grande facétie de ma réception à l'Académie française. Et je suis l'homme « le plus couru de Paris ». C'est la fièvre des interviews, des dîners, des soirées, des photographes... J'aimerais tant la paix.

*Lundi* 4 *avril.* — Nous sommes toute une tribu à l'hôtel Lafontaine, où mon nom de Daniel commence à ne plus tromper personne. Il y a Blanche, ma sœur, Armand, Georges, Daniel et sa femme, Marie et Noémie ; Gustave et Ninette [sont] dans le voisinage et Léo est arrivé ce matin... Tant de soleil et de ciel bleu qu'on dirait que je les ai apportés d'Espagne.

*Jeudi* 7 *avril.* — Jour de ma réception que je prends si peu au sérieux, que je subis comme une corvée quelconque. A midi, un certain moi factice, qui n'a rien à voir avec le vrai, un certain moi, qui a fait un discours comme on fait un pensum, s'habille en vert pour aller le prononcer sous la coupole ; toute ma tribu amie est déjà partie pour l'Institut quand je me mets en route, seul et le dernier, dans le coupé de Madame Adam.

Les abords de l'Institut sont assiégés de monde, depuis le matin on a fait doubler les postes voisins (4). Jamais de mémoire académique, on n'a vu, paraît-il, réception pareille ; la grande cour de l'Institut est tellement bondée de voitures de maître, que la mienne a de la peine à passer. Dans une petite salle où M. Pasteur, très paternel, me fait asseoir, me croyant très ému, j'attends paisiblement l'heure de faire mon entrée, regardant par la fenêtre monter le flot de la foule élégante et curieuse.

C'est l'heure. J'entre, accompagné de mes deux parrains, Renan et Sully-Prudhomme, dans cette salle, bondée comme jamais, où des centaines de paires d'yeux me dévorent. On m'a dit que c'était un moment terrible et que les plus sûrs d'eux-mêmes tremblaient. C'est étrange comme tout cela m'est égal et ne me touche pas. Je cherche des yeux les visages connus, disant bonjour d'un signe à droite et à gauche. En haut, au-dessus du banc ou trône le vieux singe Doucet, dans une tribune supplémentaire qu'on a été obligé d'ouvrir, une bande de figures rieuses : Léo, qui me fait des grimaces d'enfant, Georges, le prince Karageorgevitch, Jean Aicard, Gustave, etc...

Tranquillement je commence à lire mon petit pensum. Dès les premières lignes, je sens que le public est avec moi. On m'applaudit, ce qui m'est encore égal. A la fin, cette salle par tradition si froide, me fait une triple ovation — ce qui ne s'est jamais vu et ce dont pas un journal demain n'aura la bonne foi de rendre compte. Et puis c'est fini, je me rassieds, serrant plusieurs mains qui se tendent, et dont la première est celle du duc d'Aumale. Ensuite il faut écouter la réponse bien longue de Mézières ; avaler la tasse de thé traditionnelle chez le vieux singe Doucet où nous allons tous, y compris tout ce qu'il y a d'officiers de marine au ministère, en uniforme ; subir la curiosité de la foule massée pour me voir sortir, et enfin rentrer à l'hôtel où j'ai hâte d'enlever cet habit vert qui est si laid.

Des inconnus ont rempli ma chambre de fleurs, comme un vrai jardin ; en bras de chemise, plus du tout académique, je reste à ma fenêtre ouverte, content que soit finie cette petite cérémonie aux « Dix mille pinceaux ».

(*A suivre*)

**(4) Sans doute allusion au service d'ordre, doublé pour la circonstance.**

# PIERRE LOTI A HENDAYE

En 1891, le commandant Julien Viaud vint pour la première fois à Hendaye, où il était appelé à commander la station navale de la Bidassoa, il était déjà universellement célèbre sous le pseudonyme de Pierre Loti et la clique municipale vint lui offrir une aubade. C'est par une bienvenue chantée et dansée par des groupes folkloriques qu'ont été accueillies, dans un petit jardin au fil de la Bidassoa, les diverses personnalités invitées par le maire d'Hendaye et par Samuel Viaud-Loti pour l'inauguration d'un monument à la mémoire du grand écrivain.

Vite après la mort de Loti, un comité franco-espagnol s'était formé pour célébrer lapidairement son souvenir à Fontarabie. Mais la cour d'Espagne s'émut de cet hommage érigé en terre espagnole à un agnostique notoire. Et les belles pierres sculptées par l'artiste madrilène José Diaz Bueno furent envoyées en France, où M. Pardo, le maire actuel d'Hendaye, a eu le mérite de les tirer des réserves municipales pour cette célébration du chantre de l'Eskual-Herria, plus émouvante encore après un retard de quelque trente ans.

Ce triptyque, où deux silhouettes à la Gauguin sont surmontées du profil de Loti, en médaillon, a été fixé sur la muraille de l'ancienne forteresse de Vauban et verra s'étendre devant lui l'un des plus beaux panoramas qui soient, le même que celui que l'on découvre de l'ermitage hendayais de Loti : le miroir d'eau de la Bidassoa, la baie de Chingoudi, Fontarabie « aux couleurs de cuivre et de basane », les belles montagnes basques du Jaizquibel et des Trois-Couronnes.

C'est l'arrière-petite fille de Loti, Clarisse Viaud-Loti, qui a dévoilé ces sculptures et rien, sans doute, n'eût été plus doux à l'ardent évocateur de tant d'ombres féminines que la grâce de cette adolescente issue de son sang. Il eût aimé, également, le piquet de jeunes marins présents à la cérémonie. Beaucoup de fidèles de Loti étaient là : Pierre Benoit, président des Amis de Loti, Robert Guéneau, administrateur des *Cahiers Pierre Loti*, Paul Faure, l'historiographe d'Edmond Rostand, qui fut également l'intime de Loti ; de nombreux littérateurs du Sud-Ouest, dont notamment Gabriel Delaunay, préfet de la Gironde et écrivain aussi. Et le soleil basque était présent pour une de ces fêtes de lumière qu'aimait tant ce grand amoureux des clairs horizons.

L'hommage s'est poursuivi à la mairie d'Hendaye où le jury du prix littéraire des Trois Couronnes a décerné son prix annuel, sous l'égide de l'auteur de *Ramuntcho*. M. Pierre Daguerre, président-fondateur de ce prix du terroir basco-béarnais a rappelé éloquemment la chistera, « ce panier d'osier essentiellement basque permettant de lancer la balle sur le fronton », qui fut ensevelie avec Loti, selon sa volonté expresse. Et Samuel Viaud-Loti a remis les 50 000 francs du prix à la lauréate, Michel Lauret, dont le manuscrit primé, *La Lande brûlante*, a la même âpreté, la même flamme mauriacienne que ses précédents romans, parus chez Corrêa il y a quelques années : *Les Flammes de l'Enfer* et *Les Forces de la nuit*.

Pierre ESPIL

# PIERRE LOTI AU PAYS BASQUE

En septembre 1930, sous la présidence de Claude Farrère, l'association des Ecrivains combattants fit apposer une plaque commémorative sur la maison d'Hendaye où vécut et mourut Pierre Loti. Le 24 août, la municipalité de cette ville — qui, déjà, en hommage de fidélité, a donné le nom du grand écrivain à une de ses rues — a inauguré un moment dédié au souvenir de ce chantre du Pays Basque.

Bakar-Etchea... La Maison du Solitaire... Jamais je ne me trouve devant le portail de « l'ermitage de Biscaye » de Pierre Loti sans éprouver de secousse, avant d'entrer, au vif de l'âme : c'est là que sont nées tant de grandes pages de sa poésie de détresse. Non seulement Pierre Loti y conçut *Ramuntcho* — non peut-être son meilleur roman ; sans aucun doute un des plus significatifs de sa pensée, de son cœur — mais il y composa maint chapitre de *Figures et Choses qui passaient*, de *Reflets sur la sombre route*, du *Château de la Belle-au-Bois-dormant*. Outre son incomparable talent descriptif, il possédait le génie du crève-cœur.

Le portail s'ouvre sur un délicieux parc entouré de hauts murs et aux allées capricieuses, sur une végétation touffue où voisinent plantes d'Orient et d'Occident. Une lumière tamisée et verte. Des apparences et des senteurs de sous-bois. Ici, quelques marches ; là, une allée qui dévale. La maison aux murs blanc sur lesquels tranche vigoureusement le vert des volets est toute simple, coiffée d'un toit presque plat à auvents de bois sculpté typiquement basque. D'une des terrasses dominant la baie de la Bidassoa, on découvre en face Fontarabie, l'antique Ondarribia surgissant du moyen âge avec ses remparts crénelés, ses vieux hôtels chamarrés d'écussons de pierre, ses maisons à miradors pressées autour de la massive forteresse que Charles-Quint fit bâtir. A gauche, l'horizon est fermé par le massif de la Haga aux trois têtes chauves, aux teintes africaines.

A droite, par delà les blancheurs de la plage d'Hendaye, on aperçoit l'océan, « comme une bande de nacre bleue ». A vos pieds, c'est la Bidassoa « inerte et lisse », tantôt « rivière pure », tantôt « fleuve ensablé ». A marée haute, elle envahit la baie de Chingoudy et vient baigner, de vagues amorties, les murs de clôture, un escalier de pierre, une manière de tour. Du petit salon, le panorama reste extraordinaire : devant vous s'étend l'Espagne, Irun au creux des montagnes, Fontarabie « aux couleurs de cuivre et de basane », au pied du sombre Jaïzquibel, lui-même entre les profondeurs du ciel et de l'eau. A quelle distance ? Trois cents mètres ? Cinq cents mètres ? On ne sait... Quand souffle le vent du sud, celui que Loti nommait « le grand magicien » lorsque l'air, cristallin et splendide, prend une transparence et une pureté qui ne sont plus françaises, il semble que la rive espagnole se

rapproche, qu'il suffit d'étendre la main pour l'atteindre : mirage, déjà... Mais l'océan est proche. Parfois, de subites rafales obscurcissent le ciel somptueux ; le parc s'endeuille ; comme un navire, la maison frémit sous l'insistance des souffles déchaînés. C'est l'image du cœur de Loti : tourmenté, replié sur lui-même, mais ouvert aux prestiges de l'exotisme et des ailleurs, à tous les appels du large.

*
**

Cette maison d'Ascain, en face du sommet de la Rhune, où habitaient ses amis, M. et Mme Borda, fut fréquentée par Loti. Le mari, joueur de pelote sous le surnom d'Otharré, souvent l'escorta devant les frontons... et sans doute sur les chemins de la contrebande. Sous le toit plat de vieilles tuiles, la maison est haute, étroite, à trois étages, percée de nombreuses petites fenêtres. Les volets se cachaient à moitié sous un fouillis de glycines mauves. Une face (là est « la chambre de Loti ») affronte l'église-forteresse au clocher carré, massif comme un donjon. Tout près, l'enclos des morts...

Je me souviens de l'hôtel de la Rhune (Loti y composa quelques passages de « Ramuntcho »), un soir d'été où il semblait se replier sur lui-même et s'abandonnait au serein silence de la nuit. Le fronton de pelote, bleui par la lune, continuait sa faction, tout près du porche de la sombre église. On eût dit un décor d'opérette : l'auberge, le fronton, le seuil de l'église... le symbole de l'hospitalité, le témoignage d'une race sportive, le sanctuaire de la foi chrétienne. C'étaient trois éléments basques, rassemblés sur la même place en un décor émouvant que le clair de lune fardait et stylisait.

*
**

C'est en décembre 1891 que Pierre Loti avait accepté le commandement du « Javelot », canonnière qui stationnait sur la Bidassoa, sorte de poste de police flottant à la frontière espagnole. Il remplit ces fonctions près de quatre ans, d'abord jusqu'en juin 1893, puis de mai 1896 à janvier 1898. Il n'avait guère que la responsabilité de quelques devoirs administratifs. Ce commandement sans prestige lui assurait du moins l'avantage de rester en France et de se livrer plus activement à sa carrière littéraire, alors précisément que ses sources d'inspiration se trouvaient renouvelées. Il fut à tel point séduit par cette « petite Bretagne du Sud-Ouest sur laquelle plane encore l'esprit des vieux âges », qu'il acheta Bakar-Etchéa — qui fut pour lui un foyer presque aussi cher que ceux de Rochefort et de Saint-Pierre-d'Oleron. Ne retrouvait-il pas, dans sa prise de contact avec l'aînée des races d'Occident, au cours de sa découverte ravie de l'Euskal-Herria, des impressions et des songes qui lui rappelaient ses pèlerinages bretons : une nature encore sauvage, une race primitive, mystérieuse, farouche, d'une foi ardente et naïve, des êtres profondément marqués par la continuité du même rêve religieux ; un pays de granit et de pluie, avec des jonchées de fougères et de digitales roses ?

*
**

Il avait souhaité mourir à Rochefort ; mais sentant ses forces décliner, il voulut revoir le Pays Basque. Un suprême instinct le ramena auprès de la race qu'il avait comprise et aimée dans ce qu'elle offrait d'affinités avec son âme. Il avait écrit, au temps de ses forces vives : « Un beau matin rayonne sur le Pays Basque. Et il y a tant de vie neuve épandue partout, tant de joie dans l'air, tant de sève montante dans les plantes vertes, que la mort semble un rêve noir improbable. »

Elle ne fut point pour lui « un rêve noir » : figé d'abord dans un grand silence, puis dans une agonie sans souffrance, celui qui avait tant redouté la Reine des Epouvantements, se laissa glisser doucement, le dimanche 10 juin 1923, vers quatre heures de l'après-midi, mêlant son dernier souffle au murmure tout proche de l'océan.

Par un caprice shakespearien, il y avait bruit et liesse autour de Bakar-Etchéa : la procession de la Fête Dieu passait à Hendaye entre les maisons tendues de draps ornés de fleurs. Les chants sacrés et les prières montaient dans la chaude ferveur de l'après-midi. Et, par les fenêtres ouvertes de la chambre mortuaire, arrivaient les échos d'un fandango dansé sur l'autre rive, à Fontarabie, cependant que sonnait le carillon joyeux de Notre-Dame de la Guadeloupe, également sur le versant espagnol.

André Moulis

---

## L'AUNIS

Le continent, la mer, s'empoignent : deux rapaces ;
Ici la dune brise un flot désemparé,
Plus loin la vague assiège Oleron, cerne Ré,
Captives à jamais de ses mouvantes masses.

L'Aunis c'est le pays de toutes les audaces :
Napoléon y rêve un coup désespéré,
Le mousse-capitaine-amiral Duperré
En fut un des héros parmi les plus tenaces.

Et Colbert et Vauban ont flanqué Rochefort,
O Loti, ton premier et ton ultime port !
L'Aunis, si l'on mesure le pays à l'échelle,

Est la province naine, et pourtant il n'est point,
N'est-ce pas Richelieu ? sous l'arc et le pourpoint
De francs archers plus fiers que ceux de La Rochelle.

Jean d'Aven

# LE SOUVENIR DE LOTI

Il est aujourd'hui de bon ton de prétendre que les livres de Loti ont vieilli. Ils reflètent, certes, la sensibilité de leur époque : cette fin du XIX[e] siècle dont on a pu dire qu'elle fut, au point de vue littéraire, « la queue de la comète romantique ». Pourtant, quand on considère son œuvre avec un peu de recul, Pierre Loti ne laisse pas d'apparaître, à bien des égards, comme une manière de précurseur. Le pèlerin sentimental qui, d'océans en océans, poursuivit à travers le monde entier l'amour et la foi sans jamais, semble-t-il, les atteindre complètement, préfigure bien, en quelque sorte, cet « homme traqué » que dessine en traits violents la littérature contemporaine. Et bien avant Sartre et Camus, Loti n'a-t-il pas senti et exprimé, en poète, au moyen d'un style extrêmement personnel, l'angoisse de vivre, l'appréhension de la mort, l'absurdité de l'existence, le néant de toutes choses ?

C'est précisément dans notre Eskual-Herria que ce perpétuel tourmenté, ce grand nihiliste, trouva « l'unique nécessaire » : c'est-à-dire, pour lui, un peu de paix, un peu de calme, un peu de certitude. Aussi, a-t-il donné une expression frappante à ce qui constitue essentiellement la grandeur euzkarienne : « Faire les mêmes choses que, depuis des âges sans nombre, ont faites les ancêtres et redire leurs mêmes paroles de foi, est une suprême sagesse, une suprême force ». Quel hommage au Pays Basque et, en même temps, quel aveu sur lui-même que cette phrase de « Ramuntcho », le livre prestigieux qui fut inspiré à Loti par son ami Otharré, le pelotari d'Ascain !

L'historiographe d'Edmond Rostand, notre ami Paul Faure, qui a beaucoup connu Loti, a conté, lors d'une conférence à l'Union bayonnaise des arts, la façon dont Loti vivait à Hendaye, cet Hendaye qu'il aima au point d'y revenir pour mourir, oiseau migrateur qui choisit d'expirer sous le ciel chéri entre tous. En dépit d'une excentricité apparente et surtout vestimentaire, quelle simplicité que la sienne, quelle gentillesse avec ses amis, quelle bonté envers les humbles ! Rien d'étonnant que le Pays Basque, terre de fidélité, et particulièrement Hendaye, aient gardé pieusement le souvenir de l'aède mélancolique qui mourut dans sa chère petite maison des bords de la Bidassoa, en 1923. Durant les années qui suivirent sa mort, un Comité franco-espagnol s'était formé pour lui élever un monument en ces lieux qu'il avait chantés comme « une dernière réserve de calme et de beauté ». Bien des vicissitudes avaient empêché la réalisation de ce projet. Ce sera l'honneur du maire actuel d'Hendaye, M. Laurent Pardo, et de son Conseil municipal, que d'avoir voulu conduire à terme cet hommage, conçu il y a quelque trente ans.

Le 24 août courant, ce monument, œuvre du sculpteur espagnol José Diaz Bueno, a été inauguré solennellement en présence du fils de Loti, M. Samuel Viaud, des représentants de l'Association internationale des amis de Pierre Loti, ainsi que d'un grand rassemblement de personnalités, tant officielles que littéraires. A cette occasion, le jury du prix littéraire des Trois-Couronnes, fondé par M. Pierre Daguerre, a décerné son prix annuel, sous le signe, cette année, de l'auteur de « Ramuntcho ». Il nous plaît de penser que cette journée d'été, cette journée basque dédiée à sa mémoire, eût été du goût de l'illustre écrivain qui n'eut jamais pour ambition que d'être un peu aimé.

Pierre ESPIL

# L'INAUGURATION DU MONUMENT DÉDIÉ A PIERRE LOTI

C'est au pied de l'ancienne forteresse de Vauban, devant l'admirable décor d'eau et de montagnes constitué par l'estuaire de la Bidassoa, la baie de Chingoudy, Fontarabie, le château de Charles-Quint, la silhouette des Pyrénées espagnoles, du Jaïzquibel et des Trois Couronnes qu'a eu lieu l'inauguration de l'œuvre du sculpteur José Diaz Bueno.

Sous une splendide lumière, après des danses basques et l'exécution de chœurs par des groupes folkloriques, Clarisse Loti-Viaud, la charmante arrière-petite-fille de Pierre Loti, dévoila le monument : un expressif médaillon, une très sobre inscription, deux fresques modulées dans la pierre. Loti eût aimé le piquet de marins figés au garde à vous durant la cérémonie ; il eût goûté la grâce de l'adolescente issue de son sang...

Auprès de M. Pardo, Maire d'Hendaye, de M. Delaunay, Préfet de la Gironde, et de nombreuses personnalités des Lettres et des Arts les « Amis de Pierre Loti » étaient présents que remercia notre administrateur après que M. Pardo eut exprimé le sens de l'hommage hendayais rendu à Pierre Loti.

« Permettez-moi, dit Robert Guéneau dans son introduction à la lecture de pages inspirées à Loti par l'Euskal-Herria et qu'il interpréta d'une voix nuancée, permettez-moi de saluer le fils de Pierre Loti, mon ami Samuel et Mme Loti-Viaud qu'accompagnent plusieurs membres de leur famille, M. le Président Pierre Benoit, les délicats écrivains Mme Odette Valence et André Moulis — MM. Legay, Dumora, Caubère... »

C'est sous le signe de Pierre Loti que fut ensuite décerné, dans la salle d'honneur de l'Hôtel de Ville, le Prix des Trois Couronnes. Le Président du jury, M. Daguerre, n'avait pas manqué de fleurir la stèle consacrée au souvenir de l'auteur de *Ramuntcho*. Après la proclamation du nom de la lauréate par M. Espil, Secrétaire du Prix — Michel Lauret, pour son manuscrit : *La Lande brûlante* — M. Samuel Loti-Viaud remit au nom du jury un chèque à la jeune romancière toulousaine et M. Daguerre prononça au cours de son discours l'éloge de Pierre Loti.

Un cocktail offert à la brillante assemblée clôtura cette cérémonie et la double manifestation littéraire de l'après-midi.

A.M.

# MES DEUX RENCONTRES AVEC LOTI

Pierre Loti ! En voyant ce nom merveilleux scintiller en tête de ma page, je suis angoissé à l'idée de tout ce qu'il annonce de promesses que je ne pourrai certainement pas tenir en évoquant ce pèlerin unique, tel que le monde n'en avait probablement jamais encore enfanté, et dont il fut pendant quarante ans le Christophe Colomb sentimental et nostalgique.

Avons-nous bien pesé tout ce que nous devons à Loti ? Avec l'insouciante et fastueuse générosité d'un prince des *Mille et une nuits*, il nous a rapporté à chacun de ses retours — le plus souvent des profondeurs de son rêve ou du lointain des mers — d'inestimables et anonymes richesses recueillies dans le clair-obscur de la légende, ou bien encore des petites choses très simples que nous n'aurions pas remarquées sans lui. Que d'amulettes, de fétiches de toutes sortes venus de pays inconnus, cargaisons balancées au dos des dromadaire ou fardeaux des porteurs aux pieds nus. Tout cela gisait, ignoré ou oublié avant lui, à la surface du monde dont il a, pour nous, reculé les frontières et renouvelé les horizons.

Pour nous en dévoiler les mystères sans en trahir les secrets, il entrait dans tous les temples exotiques, dans les grottes et les cavernes gardées par des dieux farouches aux corps monstrueux et aux terrifiants regards qui le laissaient passer, car il connaissait des mots et des gestes inconnus pour les apaiser et les séduire.

C'était à Paris, peu de temps avant la première guerre mondiale. Dans un coquet salon de l'Avenue des Champs-Elysées, Pierre Loti nous avait rassemblés pour nous parler de la femme turque ; de celle du moins, dont, depuis le commencement du siècle, *Aziyadé* était la sœur idéale.

Nous étions, je crois bien, une centaine, admis à venir voir celui qui avait tout vu. Il y avait là beaucoup de jolies femmes qui s'embellissaient réciproquement, dans une sorte de trêve où chaque beauté n'éclipsait pas la beauté voisine.

Halte rare et courte cette miraculeuse présence de Loti sur le sol de Paris. Au fond de la salle, une petite estrade devant laquelle flottait le mur mouvant d'un rideau. Et voici que mon imagination, après avoir fait trois ou quatre fois le tour du monde — celui qu'il a recréé en le découvrant — s'épuisait à tenter l'ascension des trois ou quatre marches de la petite scène inaccessible.

Enfin, tiré par une main invisible, le rideau s'écarta. Et Loti nous apparut. Il était assis à une petite table, comme s'il nous attendait là depuis longtemps. Son attitude même révélait, chez ce perpétuel errant, je ne sais quelle habitude orientale de l'immobilité.

Alors, il parla... et je l'entends encore.

Il parla de cette voix dolente, avec peu d'intonations, comme en ont les taciturnes quand ils consentent à gaspiller leur silence. Séparé de lui par plusieurs rangées d'auditeurs, je m'ensorcelais à son regard immense.

Que nous dit-il ? Oh ! des choses très simples, des choses enfantines et

graves, comme il en est tant dans ses poèmes. Il fut le messager enchanteur des « Désenchantées », le poète émouvant et ingénu, l'avocat persuasif de la jeune Turquie dont il nous dépeignit l'éveil sentimental. Et pour que rien ne manquât à l'intime gloire de cette soirée, voici que la « divine » Bartet — que j'entendis ce soir-là pour la dernière fois — nous apparut elle aussi, à l'appel de Loti, et donna corps et voix aux idéales Melek et Djénane.

Puis ce fut le 2 août 1914. Loti... Bartet... vous fûtes l'une de mes dernières grandes visions de paix, pendant les jours qui durèrent des années... pendant les années qui durèrent des siècles... pendant l'horrible guerre.

Loti habitait alors au bord du golfe de Gascogne, à Hendaye qu'il a rendu célèbre. L'étrange pays basque, mi-montagnard, mi-marin, lui a inspiré ce *Ramuntcho*, héros primitif et magnifique.

J'ai fait, en 1913, une brève visite à la villa où il recevait volontiers, avec la généreuse hospitalité d'un grand mandarin des Lettres et la prenante et fugitive mélancolie d'un marin toujours prêt à l'appareillage entre deux escales.

Ce jour-là, Loti avait réuni autour de lui quelques amis. On parla naturellement des coutumes, restées un peu mystérieuses, du pays basque. Alors Loti envoya secrètement ses matelots quérir les meilleurs hurleurs « d'yrincinâ », vieux cri de guerre basque que les armées de Charlemagne elles-mêmes entendirent retentir jadis.

Au signal donné, et les hurleurs dissimulés dans une charmille voisine, « l'yrincinâ » jaillit de tous ces gosiers, cri impossible à noter et débordant toute la gamme des sons humains. Les convives se dressèrent effrayés. Loti riait, de ce rire des mélancoliques et des méditatifs, en bon hôte heureux d'avoir diverti ses invités. Alors on s'expliqua et on en redemanda, comme pour un grand air d'opéra. Les crieurs basques furent rappelés et durent donner une nouvelle audition. Et le grand metteur en scène lui-même eut sa part d'applaudissements qu'il ne dédaigna pas.

Loti s'est éteint paisiblement à Hendaye, entouré de ses enfants et de quelques intimes. Il nous est doux de penser qu'il repose dans une île, ce marin dont nos humbles voiles suivirent si longtemps sur tous les océans la frégate légendaire.

Une île pour tombeau ! Rendons grâce, dans le pieux silence de nos cœurs, à la pensée qui ordonna de telles funérailles. Plus d'un d'entre nous, un jour ou l'autre, ira faire le pèlerinage de l'île ancrée en vue des côtes de Saintonge et, par une vieille habitude prise, interrogera le Navigateur, enfin au Port, sur le seul voyage dont il ne nous dira pas les péripéties. Alors le pèlerin, en guise d'oraison, se souviendra peut-être des beaux vers que le poète Victor Orban a écrits pour bercer le dernier sommeil de la petite Rarahu, et il les répétera en mémoire de celui dont l'existence terrestre fut à la fois le plus magnifique et le plus douloureux des Songes :

« Que ma tombe soit humble et voisine du ciel !
Les vierges de Papeete en lentes théories,
Y viendront déplorer mon destin sans appel :
Et pour bercer encor mon âme endolori,
J'écouterai monter, le soir, sur l'Archipel,
Leur hyménées d'amour en langue maorie. »

Albert PUECH

# CAMILLE MÉMAIN

Nous avons appris avec une infinie tristesse le décès, à l'âge de 71 ans, de M. Camille Mémain, chevalier de la Légion d'Honneur, médaillé militaire, Maire de Saint-Pierre-d'Oleron et Conseiller général. Son œuvre économique et sociale restera profondément gravée dans la mémoire des oleronais.

Notre ami Paul Cadars-Jarly, pour qui le défunt fut un frère d'élection, a toujours trouvé auprès de lui le concours le plus actif lors de l'apposition d'une plaque commémorative sur la « Maison des Aïeules », le 15 août 1934, en présence de notre regretté Président Claude Farrère, puis lors de la célébration du centenaire de Pierre Loti, le 13 août 1950. Enfin, le 19 mai 1952, M. Camille Mémain constituait un comité en vue d'élever un monument par souscription publique à la mémoire de Pierre Loti.

Ce monument, dû au ciseau du Maître Raymond Sudre, fut inauguré le 2 août 1953 par M. le Ministre de l'Education nationale André Marie, assisté de M. Schleiter, secrétaire d'Etat à la France d'Outre-Mer et du capitaine de vaisseau Beaussant, représentant le Ministre de la Marine.

Les obsèque de M. Mémain, présidées par M. le Préfet de la Charente-Maritime, assisté de M. le Sous-Préfet de Rochefort et de M. Dulin, Président du Conseil général, ont eut lieu le 22 septembre dernier.

Au nom de notre Association, M. Cadars-Jarly a dit un dernier adieu à notre délégué pour l'île d'Oleron et s'est incliné devant la douleur de sa fille Mlle Jeanne Mémain et des membres de la famille auxquels nous présentons nos condoléances émues.

*Aux obsèques, notre ami Paul Cadars-Jarly a prononcé l'allocution suivante :*
« Monsieur le Préfet, Mesdames, Messieurs. Au nom de l'Association des Amis de Pierre Loti et en mon nom personnel, j'ai le douloureux devoir de dire un ultime adieu à M. Camille Mémain, membre bienfaiteur, qui fut à la tête de tous les hommages rendus par la population oleronaise à la mémoire de Pierre Loti.

D'autres, plus qualifiés que moi, diront la grandeur de l'œuvre accomplie par le coopérateur, le Maire et le Conseiller général et la perte irréparable que l'île d'Oleron toute entière fait aujourd'hui.

Pour moi, c'est un frère d'élection, c'est une amitié fraternelle de plus de trente années qui disparaissent dans cette tombe si prématurément ouverte et devant laquelle le cœur se révolte, si la raison est obligée de s'incliner.

Ma pauvre et chère Jeanne, que l'hommage unanime qui monte vers votre père, que vous avez entouré d'une tendresse et d'une sollicitude de tous les instants, vous donne le courage de supporter votre calvaire.

Adieu, mon cher Camille. Près de quarante années d'un dévouement aussi intelligent que dynamique au service de votre petite patrie, vous assurent de sa reconnaissance et de la pérennité de son souvenir ».

Paul CADARS-JARLY

*M. Robert GUÉNEAU prononçant son discours devant le monument*

# JEAN-LOUIS VIAUD
## GRAND-PÈRE DE PIERRE LOTI

Dans leur excellent ouvrage *La vie dramatique de Gustave Viaud* (1), Georges Taboulet et J.C. Demariaux nous disent que Jean-Louis Viaud, capitaine d'armes sur le vaisseau *L'Achille,* est mort au Ferrol, en Galice, le 17 septembre 1805 Et ils précisent (p. 274) : « Le grand-père de Julien, Pierre-Jean Viaud (2), sergent-major d'artillerie de marine, n'avait pas disparu avec son bâtiment à Trafalgar comme on l'a cru longtemps, mais était mort du typhus dans le port espagnol du Ferrol où il avait été débarqué, deux mois avant le grand combat naval ».

Cependant, parlant de Marie Morillon, femme de ce même Jean Viaud, ces auteurs écrivent (p. 61, in-fine) : « La vieille *grand'mère aux chansons,* la veuve du marin mort à Trafalgar ».

Où est la vérité ? Nous dirons tout de suite qu'elle réside dans ces mots : « Jean-Louis Viaud est mort au Ferrol, en Galice ».

Né à Rochefort-sur-Mer, le 7 septembre 1776, Jean-Louis était le fils de Jean Viaud et de Marie-Anne Peneaud (ou Penot). Le 24 décembre 1794, âgé d'un peu plus de 18 ans, il est « enregistré » sur les contrôles des troupes d'artillerie de la Marine dans lesquelles il s'était engagé. Puis on le trouve embarqué du 30 septembre au 23 février 1796 sur l'*Unité.*

Nommé caporal-fourrier le 30 juin 1796, il passe sergent le 24 septembre 1799. Entre temps il aura épousé, le 17 avril 1798 à Rochefort, Marie-Anne Morillon et aura vu naître, le 27 juillet de l'année suivante, Marie-Justine-Amélie, leur premier enfant. Quatorze mois après, le 19 novembre 1800, ce sera la naissance d'une seconde fille, Adèle, née à Rochefort comme son aînée. Mais le père sera absent ce jour-là. Il était parti le 23 septembre pour l'armée d'Italie. Il n'en rentrera que le 31 mars 1802 (3).

(1) Les Editions du Scorpion, 1961. Voir *Cahiers Pierre Loti* (n°s 31 et 32).

(2) Sur toutes les pièces officielles, civiles et militaires, le grand-père de Loti n'est jamais appelé autrement que Jean-Louis Viaud. Nous n'avons jamais rencontré le prénom de Pierre.

(3) C'est pendant ce passage à l'armée d'Italie que fut exécuté, on ne sait par qui, le portrait de Jean Viaud qui figura aux expositions organisées à Paris, puis à La Rochelle, pour la commémoration du centenaire de la naissance de Loti.

Ce portrait a été reproduit par la *Revue hebdomadaire* dans son numéro du 29 janvier 1927 en annexe de l'article de M. de Vaux de Folletier : « Les ancêtres de Pierre Loti ».

Jean Viaud était alors âgé de 25 ans. Il envoya ce portrait à Rochefort plié dans une lettre.

Promu sergent-major le 19 août 1802, Jean-Louis Viaud fait alors partie de la 5e compagnie du 2e bataillon de la 5e demi-brigade d'artillerie de marine. Le 20 juin 1803 il passera avec le même grade à la 6e compagnie du 2e bataillon du 3e régiment où il restera jusqu'au 20 janvier 1805 (4).

Jean Viaud ne semble pas avoir quitté Rochefort durant cette période de 20 mois pendant laquelle devaient naître ses troisième et quatrième enfants : Jean-Louis-Adolphe (le 17 août 1803) et Jean-Théodore, le futur père de Loti, le 26 septembre 1804 (5).

Le 21 janvier 1805, au port espagnol du Ferrol, Jean-Louis Viaud est embarqué comme maître faisant fonction de sergent-major capitaine d'armes, sur *L'Achille,* un des vaisseaux de l'escadre commandée par le contre-amiral Gourdon (6).

Atteint, à bord de ce navire, en même temps qu'une grande partie de l'équipage, « d'une fièvre maligne ou typhode », il est débarqué le 18 août. A terre il occupa, chez l'habitant semble-t-il, une chambre où il fut visité par les médecins-en-chef Guillou (de la frégate *La Revanche*) et Mérienne (du vaisseau *Le Héros*). Après cinq ou six jours de visite les médecins déclarèrent que Jean Viaud était atteint d'une maladie contagieuse et qu'il était prudent de l'hospitaliser immédiatement. Ce conseil fut suivi et, le 26 ou le 28 août, le malade entrait à l'Hôpital royal militaire de la place du Ferrol. Il y décédait le 7 septembre 1805, jour anniversaire de sa naissance, à 6 heures du matin (7). Il était âgé de 29 ans.

Le vaisseau l'*Achille* devait achever sa carrière en brûlant, le 21 octobre 1805, au cours de la bataille de Trafalgar (8). Il y avait donc déjà deux mois que Jean Viaud en avait été débarqué et un mois et demi qu'il était décédé.

Daniel Hervé

(4) Archives du Ministère de la Marine. Matricule de l'ex-3e régiment de la marine, au n° 656.

(5) Jean-Louis-Adolphe, oncle de Pierre Loti, contrairement à ce que l'on en a dit et à ce que répètent Taboulet et Demarieux (p. 22 et p. 274), n'est pas décédé lors du naufrage de *La Méduse* (2 juillet 1816).

Il n'a pas été non plus « mangé » sur le fameux radeau, comme Loti le disait plaisamment quelquefois. Il est à Dakar fin juillet 1816, et à Gorée l'année suivante.

(6) Le Ferrol, port espagnol, sur la baie de ce nom, dans l'ancienne Galice, province de La Corogne, à 20 kilomètres au nord-est de cette dernière ville.

(7) Registres des décès de l'Hôpital royal militaire du Ferrol (1805, folio 178).

(8) Bulletin de la Société de géographie de Rochefort (année 1898 : « Le vaisseau l'*Achille* au combat de Trafalgar ». Communication du docteur Ardouin.

### PIECES JUSTIFICATIVESS

(*Registre des décès, état-civil de Rochefort-sur-Mer, année* 1820, *acte n°* 391)

**L'an mil huit cent vingt, le deux du mois de mai, sur les une heure du soir. Nous, Quentin-François Reuclos, adjoint délégué par M. le Maire pour remplir les fonctions d'officier de l'état civil de la commune de Rochefort, canton d'idem, département de la Charente-Inférieure, déclarons que Jean Louis Viaud, sergent-major d'artillerie de marine provenant du vaisseau Lachille (sic), est décédé à l'Hôpital royal militaire de la marine du Ferrol le sept septembre mil huit cent cinq, ainsi qu'il résulte de l'acte de décès à nous remis par Marie-Anne Morillon, veuve dudit Jean Louis Viaud qui après avoir été inscrit sur le présent registre en conformité de l'article 80 du code civil, a été déposé dans les archives de cette mairie. — Agé de vingt-huit ans, né à Rochefort, département de la Charente-Inférieure, de son vivant époux de Marie-Anne Morillon, fils de feu Jean Viaud et de feue Marie Anne Peneaud, et a signé le présent acte. — Reuclos, adjoint.**

*
**

**Les papiers du 3e régiment du corps impérial d'artillerie de la marine nous donnent le signalement de Jean Viaud.**

**Il est intéressant de faire le rapprochement avec le portrait de l'armée d'Italie (voir note 3). ...Né en 1776. Taille 1 m 67 centimètres. Visage ovale, front découvert, yeux bleus. Nez aquillain (sic). Bouche moyenne. Menton rond. Cheveux et sourcil châtains...**

**D.H.**

---

# SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous disposons toujours de nombreux ouvrages *épuisés* de ou sur Pierre Loti et nos précédentes annonces sont toujours valables.

De plus, nous venons d'acquérir quelques exemplaires en édition de luxe à des conditions tout à fait exceptionnelles.

Ce sont des volumes brochés, neufs, non coupés, sur vélin à la forme, couvertures rempliées en couleurs, format in-8° (18 × 28).

1 PÊCHEUR D'ISLANDE, avec 24 illustrations en couleurs de Mathurin Méheut, dont 8 aquarelles à pleine page.

2 AZIYADÉ, avec 24 illustrations en couleurs d'Auguste Leroux, dont 8 aquarelles.

3 MADAME CHRYSANTHÈME, avec 25 illustrations en couleurs de Sylvain Sauvage, dont 8 aquarelles.

Chaque volume (vendu actuellement 14 NF en librairie) est à la disposition de nos amis au prix exceptionnel de 8 NF (port recommandé : 1,95 NF en sus).

Vous ne pouvez à ce prix faire un plus beau cadeau de Noël ou de Nouvel An.

Se hâter, car nous n'avons que très peu d'exemplaires disponibles.

# PAIMPOL ET PIERRE LOTI (II)

## 3° SOURCES D'INFORMATION DE PIERRE LOTI

Il ressort de cette rapide analyse de la composition du roman, que contrairement à ce que l'on prétend parfois, Loti n'a pas rédigé *Pêcheur d'Islande,* tranquillement à Paimpol ou Pors Even. L'ouvrage a été écrit à Rochefort, Paris, Toulon, au Tonkin, au Japon, en mer..., au hasard des voyages de son auteur. « Loti n'a jamais écrit aucun de ses livres au milieu de plus d'agitations et de déplacements, tantôt là, dans la fièvre et dans la hâte... », constate Louis Barthou.

Bien qu'il ait séjourné à Paimpol et à Ploubazlanec, qu'il y ait pris des notes comme le prétend la tradition orale, Loti a dû s'informer auprès des Islandais qu'il fréquentait ou qu'il rencontrait. N'ayant jamais vu la mer d'Islande, ne connaissant pas la vie à bord des goélettes il s'est fait raconter par les morutiers, ces six mois de leur année qu'ils passaient là-bas. Parmi les équipages de navires de guerre, il rencontra des inscrits maritimes du Quartier de Paimpol et notamment Guillaume Floury (Yann) peut-être à Rochefort dès 1880, peut-être plus tôt, au début de son service militaire en 1878, mais certainement sur *la Surveillante* en 1882, Pierre Scoarnec (1) de Pleudaniel sur l'*Atalante* en 1883, et Pierre le Cor (Mon Frère Yves) de Plounez, qu'il connaît au moins depuis 1877.

Ses campagnes de Chine lui fourniront quelques scènes. Mais c'est la mer d'Islande que l'on retrouve à chaque page. C'est elle qui crée ce

(1) Pierre Le Scoarnec naquit à Pleudaniel le 12 mais 1862. Inscrit maritime, il est levé le 29 juin 1881 et incorporé à la Division de Brest. On le trouve ensuite :

sur la *Bretagne*, du 20 juillet au 30 septembre 1881 ;
sur le *Souverain* du 30 septembre 1881 au 1er juin 1882 ;
à la Division de Brest, du 1er juin au 19 juillet 1882 ;
sur la *Creuse*, du 19 juillet au 8 octobre 1882 ;
à la Division de Brest, du 8 octobre 1882 au 20 mars 1883 ;
sur le *Suffren*, du 20 mars 1883 au 15 mai 1883 ;
à la Division de Brest, du 15 mai au 18 mai 1883 ;
sur l'*Atalante* du 18 mai 1883 au 1er juillet 1884.

A cette dernière date, il passe du Quartier de Tréguier à celui de Paimpol. Pierre Le Scoarnec navigue sur l'*Atalante* jusquau 12 août 1885, date de son débarquement à Toulon .Il embarque ensuite sur la *Saône*, du 12 août 1885 au 9 janvier 1886. Renonçant à la navigation, Pierre Le Scoarnec se fixe en 1888, à Rochefort, 141, rue Chanzy (devenue rue Pierre-Loti) « chez M. Viaud, officier de marine », porte la matricule de Paimpol. Avant son service militaire, Pierre avait navigué au Commerce et à la petite pêche. Il rapporta de la Marine de l'Etat son grade de matelot canonnier de 2e classe (1er juin 1882) et la Médaille du Tonkin qu'il obtint en 1890.

Il resta au service de la famille Viaud jusqu'à sa mort survenue à l'âge de 82 ans, le jour même de la libération de Rochefort au début de septembre 1944. Son fils étant bloqué dans la poche de Royan, c'est M. Samuel Loti qui accompagna au cimetière la dépouille mortelle de celui que son père appelait « Mon fidèle du Tonkin ».

climat triste, sinistre parfois, cette immense paix morbide dans un horizon gris, silencieux, ce calme froid dans l'énorme suaire de la brume d'Islande.

Loti qui a si bien décrit cette mer d'Islande, n'est jamais allé dans ces parages. En mars 1883, embarqué sur *La Touraine,* il écrit : « Je suis tout prêt d'aller en Islande, cela tient à un simple tour de liste que le Ministre a entre les mains ». « Il dépendait du bon plaisir du Ministre, dit Louis Barthou, d'affecter son navire à l'Islande et à Terre-Neuve ». « Il suffirait d'un seul mot au Ministre, écrit Loti, 2 ans après, à Mme Adam (Juliette Lamber à qui il dédiera *Pêcheur d'Islande*) pour faire pencher la balance pour l'Islande. Je ne vous demande pas de le dire, car je suis partagé entre le désir d'y aller pour faire un plus beau livre et le désir d'aller là-bas où mes camarades se battent et de partager leur gloire qui commence à me trotter beaucoup dans la tête ». Comme bien on pense, Mme Adam intervint auprès de l'amiral Du Petit-Thouars qui conseille à Loti de s'adresser directement au commandant du *Dupleix;* celui-ci le prendrait à son bord et l'emmènerait en Islande. Loti s'y refusa « craignant d'être accusé d'avoir peur du Tonkin ». D'ailleurs Cherbourg ne comptant qu'un officier disponible, si Rochefort devait fournir le lieutenant de vaisseau nécessaire, Loti inscrit le premier sur la liste de départ, irait tout naturellement en Islande « sans avoir rien demandé, ce qui sera beaucoup mieux. C'était surtout pour faire un beau livre que je désirais aller là-bas ; mais j'espère beaucoup réussir sans cela. Je laisserais plutôt l'Islande à l'état de vision lointaine et étrange pour m'appesantir plus sur la mer et les pays bretons ». Malgré des offres de permutation de la part de ses camarades (notamment de M. Voisin en mars 1885), Loti repartit au Tonkin.

Outre les renseignements oraux obtenus des Islandais, Loti fit appel probablement à ses souvenirs de navigation en mer du Nord à bord du *Decrès* en 1870. Il patrouilla devant Héligoland et le « Weser Strom dans la brume blanche et grise » (2). Il utilisa aussi sans doute les impressions que lui laissa en 1871, sur le *Vaudreuil,* la mer du Cap Horn.

Loti se documenta enfin directement auprès de M. Louis (dit Ludovic) Huchet du Guermeur, armateur à Paimpol qui, le 17 mars 1885, répondit aux 10 questions, fort diverses d'ailleurs, posées par l'écrivain : dates entre lesquelles le soleil ne se couche pas en Islande, technique de la pêche, usages des noces à Ploubazlanec, pardon des Islandais...

C'est ainsi que le romancier, qui se doublait d'un marin, a décrit avec une méticuleuse précision la vie des morutiers paimpolais, le travail du poisson, la méthode de pêche, le cadre dans lequel s'écoulait la campagne et pour s'en convaincre il n'est que d'interroger les rares survivants qui ont vécu pendant de longues années cette aventure.

## 4° DE LA RÉALITÉ AU ROMAN

Lorsque le romancier est aussi un poète comme Loti, ce serait lui faire injure, que d'exiger de sa plume, sauf pour les détails purement techniques,, une rigueur scientifique ou une exactitude d'historien.

(2) *La Famille de Pierre Loti ou l'Education passionnée,* par Odette Valence et Samuel Pierre Loti-Viaud. Calmann-Lévy. 1940.

Son imagination a transformé le matériau découvert au pays paimpolais ; elle se meut dès lors sur un autre plan, dans un autre univers pourtant issu de la prosaïque réalité. La magie de Loti recrée les personnages, modifie leur visage ; l'auteur les repense et les regarde évoluer dans son monde intérieur. Mais il faut bien remarquer avec Louis Barthou que « Loti ne crée pas sur un vide originel des personnages de fantaisie ». Il « arrange » des réalités, des visions, des souvenirs, des notes. En 1887, il disait de *Pêcheur d'Islande* : « Yann, Gaud, Sylvestre, tous fidèlement, « servilement copiés d'après nature. Tous vivent encore ».

En laissant donc à l'écrivain toute liberté pour traiter son sujet et conduire son intrigue, qu'il nous soit permis de rechercher dans son œuvre les linéaments de la réalité, d'en suivre le cheminement à travers les pages et de retrouver derrière les mots, des hommes et des femmes qui selon l'affirmation même du romancier, ont effectivement existé.

## 5° GAUD MÉVEL

La Gaud (Marguerite) de *Pêcheur d'Islande*, que Loti dans sa fiction fait habiter Paimpol, n'y a laissé aucune trace puisque le romancier met en scène la jeune fille dont il s'était épris à Brest en 1882. Fille d'Islandais, d'un village de pêcheurs des environs de Paimpol elle était selon toute vraisemblance de Pors-Even, « le pays de Gaud » dit Loti.

Mais quelle était cette jeune fille ? Personne n'a pu nous renseigner à ce sujet ; toutes les plus vénérables personnes de Perros-Hamon, de Pors-Even, de Paimpol que nous avons interrogées répondent invariablement que Gaud n'a jamais existé. Lorsque parut le roman, on identifia immédiatement et facilement les personnages masculins ; quant à l'héroïne principale, les lecteurs ont pensé qu'il s'agissait purement et simplement d'une création fantaisiste de Loti.

Aussi ne peut-on qu'être sceptique sur les assurances données par H. Clouard dans *La Revue critique* (T. 21, 1913, p. 561-572) même appuyées sur les affirmations de Charles Le Goffic de 1887. — A notre sens, par une curieuse transposition, celui-ci décrit une jeune Paimpolaise dans laquelle il trouve les éléments du Roman et dès lors le portrait qu'il en fait, ressemble trop à celui du Roman. En somme, cette Gaud « d'après nature » affirme Le Goffic, répondait en tous points à la description de l'auteur de *Pêcheur d'Islande* sauf qu'elle n'est pas jolie comme dans le Roman ».

Enfin si Le Goffic écrit que « Loti l'a caressée », ni Charles Le Goffic en 1887, ni Henri Clouard en 1913, ne semblent avoir soupçonné et pour cause ! le journal intime de Loti gardant encore en ces années ses secrets, l'aventure amoureuse de Loti lui-même qui est à l'origine de *Pêcheur d'Islande*.

Combien nous semble fondée la phrase de L. Barthou : Loti, écrit-il « *a connu Gaud... Pour Gaud il a changé les circonstances d'une aventure qui fut douloureusement la sienne,* mais je crois qu'il n'a altéré dans leur ensemble, ni son portrait physique ni son caractère moral ».

Personne, même la veuve de Sylvestre, ne semble avoir eu connaissance de l'aventure amoureuse de Loti ni de sa demande en mariage de 1882 (3).

On retrouve bien dans les registres de Ploubazlanec une Marguerite Mével, fille de Guillaume Mével et de Marguerite Minguy, née le 4 janvier 1860. Mais une simple identité de noms ne permet pas de penser que cette Marguerite serait la Gaud du roman et du *Journal Intime*.

M. Mével dont le café se trouvait derrière l'hôtel Richard, et que Loti a connu, avait une fille Sophie. D'une beauté ordinaire, celle-ci s'en alla à Paris où elle se maria. A part le nom, on ne peut pas faire de rapprochement entre cette Paimpolaise et la Gaud du roman, ou la fille de l'Islandais dont le romancier tomba amoureux.

La tradition orale prétend que Yann « fréquenta » Jeanne Le Brun. Cette affirmation semble assez invraisemblable. Bien qu'elle fût la fille de Jeanne Henry (dite Jeanne Héry ou Jeanne La Marine) qui tenait le *Café de la Marine*, à Paimpol (café de M. Paul Salliet actuellement), rendez-vous de l'aristocratie des armateurs et capitaines, Jeanne Le Brun, née en 1874 n'avait que 12 ans lorsque parut *Pêcheur d'Islande*. Cette fréquentation de Yann serait donc postérieure au roman..., encore qu'il faille faire des réserves à ce sujet car Jeanne qui était fort loin d'être une beauté mourut en 1892 à l'âge de 18 ans. Yann avait alors 34 ans.

Par contre, Loti qui vint à différentes reprises au cabaret de Jeanne Henry (celle-ci montrait encore il y a quelque 35 ans, la place qu'occupait le romancier pour rédiger ses notes), a pu lui emprunter, à elle ou à sa fille, son prénom pour l'attribuer à la Jeannie Caroff du roman (p. 25).

Il ne paraît pas plausible non plus de penser à un projet de mariage entre Yann et Jeanne Henry, bien que celle-ci fût veuve de bonne heure (elle mourut en 1928 à l'âge de 74 ans). D'une certaine beauté, Jeanne était une « coquette Paimpolaise » aux allures « de grande dame », socialement bien supérieure au pauvre Islandais.

Vers 1897-1898, Yann devint le « galant » d'Amélie Tanguy (devenue depuis Mme Michel) qui habitait l'auberge *A l'abri de la Tempête*, sur la route de Loguivy, entre le débit *A l'Etoile Polaire* et le bourg de Ploubazlanec.

Mais il est superflu de rechercher quelles furent les amours de Yann-Guillaume Floury, car dans le roman il s'agit bien d'une affection de Loti lui-même pour une Gaud qui a existé, qu'il a passionnément aimée et dont il a tenté de faire sa femme.

Dans le *Journal Intime*, Gaud est de Pors-Even et sœur d'un matelot, qu'elle vint voir en octobre 1882 à bord de *La Surveillante* à Brest. En décembre, Loti écrit que ce matelot a terminé son service militaire. Or d'après les document de l'Inscription maritime de Paimpol, Guillaume

(3) Nous remercions Mme Loti-Viaud de l'aimable accueil qu'elle nous a réservé à Rochefort, et M. Samuel Loti-Viaud de sa communication du 24 septembre 1947. Pierre Loti étant excellent dessinateur (voir ses « portraits de Yann » par exemple dans *Les Grands Ecrivains de France illustrés*, p. 1812, par ABRY, CROUZET, BERNIS, LÉGER, 1940), nous avions pensé qu'il aurait peut-être fixé les traits de Gaud ; mais M. Samuel Loti nous avoue qu'il n'a « jamais vu ni un portrait, ni un dessin ni une photo de Gaud » et qu'il « ignore son nom véritable ».

Floury (Yann) faisait partie de l'équipage de ce navire, du 12 juillet 1882 au 1er novembre, date de son congédiement. Gaud serait-elle une des sœurs de Guillaume Floury ?

Guillaume avait en effet deux sœurs : Célestine-Marie-Yvonne surnommée « Céleste » et Françoise dite « Cécé ». De tous les témoignages recueillis elles étaient toutes deux très belles, Célestine surpassant encore Françoise. Une distinction naturelle les faisait émerger très nettement de l'ensemble des femmes et filles d'Islandais ; c'est ainsi qu'elles fréquentaient sans gêne aucune, les gens aisés de Ploubazlanec à cette époque. Née le 3 avril 1857, Célestine avait donc 25 ans en 1882. Elle se maria le 11 janvier 1886 (la publication des bans eut lieu on ne sait pour quelle raison le 1er novembre 1885) à Joseph Batoche, second à bord des goélettes.

Après son mariage, elle habita quelques temps, dans une maison située à droite en allant vers Perros, presque au tournant qui précède le calvaire avant la chapelle ; elle occupa ensuite, en contre-bas de la route, la seconde maison à gauche (maison de Mme Michel actuellement), après le bureau de tabac. A la mort de son père, Jean-Marie Floury, survenue le 27 avril 1900, à l'âge de 72 ans, elle revint avec son mari dans la maison familiale des Floury à Pors Even. Elle y resta avec sa mère qui devait y mourir le 1er avril 1916 à 87 ans.

Célestine mourut chez sa fille, Mme Joseph Lidou à Perros-Hamon, le 18 juin 1935, longtemps après son mari, décédé à Pors Even, le 30 mars 1905.

Françoise ou plus exactement Marie-Françoise, née le 8 novembre 1859, se maria très tard, le 19 avril 1899, avec Yves-Marie Jégou, veuf de Eulalie Vidament. Mareyeur à Granville auparavant, il apportait à sa femme une belle fortune. Au moment de son mariage, il est domicilié à Ploubazlanec, où il était né. Françoise avait passé quelques temps à Paris au service d'un M. Marc. Elle ne s'y plaisait point d'ailleurs. Cet exil se plaçant « avant son mariage » peut-on y voir une allusion au séjour de la Gaud du roman dans la capitale ?

Fille d'Islandais, sœur d'un matelot de *La Surveillante,* libéré à la date qu'indique Loti, d'une beauté remarquable, connue certainement du romancier qui venait chez elle au moins depuis 1882, avec Guillaume, fiancée et mariée à un Islandais, Célestine ne pourrait-elle pas être la jeune fille dont Loti vint demander la main ? La tentation est grande de le penser...

Depuis la présente étude qui date de 1947, nous avons lors de l'exposition consacrée à Pierre Loti en 1950 aux Archives Nationales, relevé à la p. 14 du manuscrit de *Pêcheur d'Islande* une correction de Loti... « Depuis si longtemeps, il (Syvestre) songeait à ces noces de Yann ! Il avait rêvé qu'elles se feraient avec Gaud Mevel, *une blonde du village de Ploubazlanec* ». Or Loti a biffé ces derniers mots pour écrire : « *Une blonde de Paimpol* ».

Ajoutons une autre indication de Loti lui-même dans une lettre du 30 juin 1885, soit donc à l'époque de rédaction de *Pêcheur d'Islande.*

« Je ne travaille plus aussi facilement... J'ai un moyen qui me réussit, c'est de me mettre à penser fixement à elle, à *elle* que j'aime toujours *qui est du pays de Gaud :* Alors je retrouve bien la falaise grise, les vieux arbres tordus, les toits de mousse et mes pêcheurs... » (Lettres de Pierre Loti à Mme Juliette Adam 1880-1922 — Ed. Plon, Paris — 1924, p. 65). Il est superflu de faire remarquer que tous ces détails ne conviennent qu'à Pors-Even.

Malgré ces coïncidences, il convient cependant de remarquer que les dates de mariage ne concordent pas. Selon le *Journal Intime*, le mariage de l'Islandaise se place entre le mois de décembre 1882 et le mois de novembre 1884. Or Célestine, dont les bans furent publiés le 1er novembre 1885, se maria en janvier 1886, deux mois à peine il est vrai avant la publication de *Pêcheur d'Islande*.

Il est fort peu probable qu'elle ait été fiancée dès 1882, car on se mariait vite à cette époque, à cause des exigences des départs en Islande.

Loti aurait-il faussé à dessein, les dates de son Journal ? Il est difficile de le supposer à moins de considérer ces confidences comme un second roman...

C'est pourtant en septembre 1885, qu'il avoue avoir opéré dans son livre « un retripotage énorme » et qu'il se décide « à changer beaucoup la jeune femme qui... était un portrait ».

Célestine en outre n'avait guère d'instruction, n'ayant pu aller à l'école que quelques après-midi. Elle lisait la *Vie des Saints* en breton, mais ne savait pas écrire. Or Loti parle en 1884, de deux lettres et d'un télégramme qu'il reçut de Gaud. La deuxième lettre, il est vrai, n'est, au dire du romancier, qu' « une pauvre petite lettre... Non elle ne veut plus ; à Saint-Brieuc elle n'ira pas... ». On sent la tournure bretonne dans ces dernières phrases comme s'il avait transcrit le texte.

Quoiqu'il en soit de ces suppositions, l'auteur de *Pêcheur d'Islande* semble avoir donné à Gaud certaines caractéristiques physiques de Célestine : sa beauté d'abord, la couleur de ses « yeux gris ». Comme Gaud, Célestine avait une magnifique chevelure, blonde dans sa jeunesse, qui devint « châtain clair » plus tard, avant de blanchir très tôt. Le portrait de Gaud (p. 25 du roman) conviendrait bien, d'après les témoignages, à Célestine ; celle-ci avait notamment une « fossette profonde... sous la lèvre inférieure, qui en accentuait délicieusement le rebord ».

Ajoutons que lorsque nous faisions ces recherches, nous avons relu à Madame Lidou, fille de Célestine, le portrait que fait Loti de Gaud. — Elle nous a affirmé que tous les traits, en particulier cette « fossette profonde... sous la lèvre inférieure » étaient exacts. Mme Lidou nous précisa en outre que « *sa mère ne parlait jamais de Loti* », alors pourtant que l'illustre romancier aurait normalement dû être la relation prestigieuse de cette modeste famille de Pors-Even.

(*A suivre*)

Jean KERLEVEO

# VARIÉTÉS

## REVUE DES LECTURES, CONFÉRENCES, SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE, etc...

PIERRE LOTI ET LE LATIN. — La lecture des revues littéraires est parfois vraiment réjouissante. C'est ainsi que si vos yeux tombaient sur les fascicules du *Mercure de France* du 1er août 1916 au 16 janvier 1917, vous y trouveriez toute une série de lettres de deux érudits : le docteur Callamand et Emile Janvion, et aussi de Marcel Coulon et d'un élève du « Borda » (promotion 1867).

Ces lettres contiennent les opinions contradictoires de personnalités au sujet d'une querelle déclenchée à propos des écrivains français et étrangers qui ignorèrent le latin. La liste en est longue. M. Callamand y faisait figurer le nom de Loti ; mais M. Emile Janvin prit immédiatement la défense en ces termes :

« De même pour Pierre Loti qui, sous le nom de l'élève Viaud, est passé par l'Ecole navale. Or il n'est pas d'exemple qu'un candidat au Borda de la génération de Loti (je le sais par expérience personnelle) n'ait bifurqué des classes dites d'humanité (quatrième ou troisième Lettres) pour entrer dans le cours de mathématiques, préparatoire à ladite Ecole ».

Mais un autre élève (anonyme) du Borda, promotion de 1867 (celle de Julien Viaud) intervint dans le débat et affirma que son camarade Viaud, au moment de son entrée au service de la Marine, ne connaissait alors que les tout premiers éléments de la langue illustrée par Cicéron, Virgile et Horace... Il écrivait :

« Nos connaissances en latin étaient à peine suffisantes pour nous permettre de faire sans trop de fautes la modeste et très facile version exigée à l'examen écrit, unique épreuve en latin du programme d'admission au Borda ».

Au moment de cette controverse — c'était pendant la guerre de 1914-18 — Loti se trouvait au front. Ayant eu connaissance des discussions auxquelles son nom était mêlé, il pria son secrétaire d'adresser au *Mercure de France* la note suivante :

[Octobre 1916]

*Monsieur,*

*M. Pierre Loti vient de lire vos notes récentes sur sa connaissance du latin, qu'un de ses amis lui a envoyées sur le front et qui l'ont beaucoup amusé. Il me charge de vous dire que, avant de bifurquer dans les cours de marine, il avait fait toutes ses classes de lettres, jusqu'à la philosophie. Au lycée, il avait toujours le prix de version latine ; c'était du reste le seul, car il était plutôt mauvais élève, mais il traduisait Tacite à livre ouvert.*

Nous trouvons en effet dans *Le Roman d'un enfant* (p. 216) quelques précisions confirmant les renseignements qui précèdent :

« ...Il serait inexacte de dire que j'ai été tout à fait un mauvais élève ; inégal plutôt, à surprises, un jour premier, dernier le lendemain ; mais restant en somme dans une moyenne acceptable, avec toujours à la fin de l'année les prix de version. Rien que ceux-là par exemple et je m'étonnais que tout le monde ne les eût pas, tant cela me semblait facile. J'avais au contraire le thème extrêmement rebelle, la narration encore davantage... »

Avant d'entrer au collège, le jeune Viaud bénéficia de leçons à domicile et le premier qui lui fit commencer le latin « rosa, la rose ; cornu, la corne ; tonitru, le tonnerre » fut un grand vieux voûté, mal lavé, triste à regarder comme une pluie de novembre (*Roman d'un enfant*, p. 91).

Pierre Loti a donc attesté lui-même et à plusieurs reprises de sa connaissance du latin. Ajoutons à tous ces témoignages un charmant passage de « Vacances de Pâques » extrait de *Figures et choses qui passaient* (p. 35) que nous résumons :

Il n'y avait plus qu'un quart d'heure avant le départ pour les vacances et voici que le professeur (le Grand Singe) demande aux élèves d'écrire le devoir de vacances à rapporter à la rentrée. C'était une narration latine. La rage au cœur Julien écrivit le canevas, d'ailleurs inepte.

Pendant les vacances l'inspiration demeura nulle et ce fut le dernier jour qu'il composa sa narration. Résultat inattendu : le Grand Singe trouva réussi le travail du jeune collégien, à la grande déception de ce dernier, mécontent de voir le Grand Singe se délecter d'une chose qu'il avait enfantée.

H.P. Borgeaud

QUERELLE POUR LE ROI DE PRUSSE. — Dans son feuilleton du *Figaro littéraire* (22.7.61), M. André Billy, se référant à l'une des lettres de Mme Adam publiée dans notre dernier numéro, rappelle le petit différend qui opposa un moment Pierre Loti à sa « mère spirituelle ».

N'avait-il pas eu l'idée étrange d'aller à Berlin pour y demander audience au Kaiser ?

Tout à cette époque déconseillait une telle démarche, surtout à un officier français.

Nos terribles revers de 1870-71, le rapt de deux de nos provinces, sans parler d'une lourde contribution de guerre, étaient autant de blessures qui saignaient encore.

Tous les patriotes avaient l'œil fixé sur « la ligne bleue des Vosges », avec au cœur l'espoir de la « Revanche ». Il ne se passait pas de semaine sans que la place de la Concorde ne vit un pèlerinage à la statue de Strasbourg, décorée de drapeaux et croulante sous les fleurs.

La germanophobie intransigeante de Mme Adam ne pouvait admettre la démarche projetée par l'écrivain. Elle lui adressa une lettre de rupture désolée :

30 juillet 1899

*Adieu, mon fils Loti. J'ai été pour vous, j'en suis certaine, une amie maternelle, dévouée, mais au jour où, sans y être forcé par votre service, vous*

*allez demander audience à l'empereur allemand, roi de Prusse, simplement pour que vos attitudes et vos paroles à tous deux « fassent le tour de la presse » et avancent d'un pas la possibilité de l'entrée de Guillaume II à Paris, ma souffrance sera telle, mon déchirement si grand, de voir l'un de mes fils faire cela qu'il sera mort pour moi... Mes prières et mes actes vous ont, je crois, épargné plus d'un malheur. Dieu vous protège quand je n'aurai plus pour vous que l'affection du passé. Je vous pleure, Loti. Je pleure l'un de mes fils, un soldat français et un patriote.*

Loti trouvant excessif d'être à son âge traité comme un enfant, se cabra, et fit quand même le voyage de Berlin... mais il ne vit pas Guillaume II.

L'audience ne fut-elle pas sollicitée ou lui fut-elle refusée ? Loti ne nous le dit pas dans son *Berlin, vu de la Mer des Indes* incorporé dans *Le Château de la Belle-au-bois-dormant.*

Tout rentra dans l'ordre et plus aucun nuage ne vint ternir une amitié déjà trentenaire.

M. André Billy évoque encore avec émotion l'ultime entrevue que l'auteur de *Chrétienne* eut avec le Commandant en sa maison de Rochefort.

Paralysé depuis de longs mois et sentant sa fin prochaine, Loti avait prié « sa mère » de lui rendre une dernière visite.

Malgré ses 87 ans, Mme Adam n'hésita pas à entreprendre un pénible voyage pour revoir une dernière fois celui en qui, la première, elle avait deviné un maître.

L'entrevue fut poignante.

— Vous, mon cher Loti, vous ne craignez pas la mort ?

— Non, c'est une douce amie. Et c'est ici, dans ma maison natale, que je rêve de l'attendre un jour. Pourtant... pourtant, je veux retourner à Hendaye cet automne...

Trois semaines plus tard, il y retourna en effet, comme appelé à un rendez-vous suprême.

Et là, celui qui avait tant redouté la venue de la « Reine des Epouvantes » s'éteignit doucement, entouré des siens, aux chants d'une procession de la Fête-Dieu, par une chaude après-midi de l'été commençant.

Et le soir, au clocher de Fontarabie, l'*Angélus* sonna comme un glas pour le chantre prestigieux de l'Euskal-Herria.

Robert GUÉNEAU

UNE DÉDICACE DE LOTI. — Faut-il rappeler l'excellent ouvrage de notre ami M. Maurice Rat : *Dédicaces,* où l'érudit auteur, citant et commentant maint exemple, montre que ce « genre » a sa place dans la grande comme dans la petite histoire littéraire ?

Lorsqu'elle n'est point banale, quand elle n'est pas l'accomplissement d'une corvée devenue aujourd'hui courante (elle tend à devenir un *droit* pour l'acheteur, au cours de « séances de signature » organisées par l'éditeur et

l'auteur, parfois après une indiscrète réclame), marque d'hommage, d'estime, témoignage d'amitié ou d'affection, elle n'est pas un exercice gratuit. Révélatrice de la personnalité de l'écrivain et, dans une certaine mesure, du dédicataire, elle permet tous les jeux de style, tous les tons.

Dans la revue *Le Cerf-Volant* de juillet 1961, M. René Dollot présente quelques dédicaces peu communes, jadis ou naguère composées en sa faveur par Maurice Barrès, Gabriele d'Annunzio, Panaït Istrati, Paul Géraldy...

Il rappelle que, représentant la France à Venise durant la première guerre mondiale, il souhaita rencontrer à l'Hôtel Danieli — celui d'Alfred de Musset et de George Sand — Pierre Loti venu en mission sur le front italien. Il sollicita une entrevue et fut agréablement surpris de l'accueil empressé que lui réserva l'écrivain. Sur un exemplaire des *Derniers jours de Pékin*, le seul livre de Loti qu'il lui fut alors possible de se procurer, celui-ci écrivit :

« *A René Dollot, consul de France, bon souvenir de notre rencontre dans cette Venise en tenue de guerre.*

*Pierre Loti, août* 1917 ».

D'ordinaire, Loti ne se mettait guère en frais quand il dédicaçait ses ouvrages pour des lecteurs peu ou prou connus. Il est vrai que lorsqu'il plaçait respectueusement un de ses livres sous un amical patronage — je songe à l'épître dédicatoire « à Madame la duchesse de Richelieu » sur laquelle s'ouvre *Madame Chrysanthème*, ou encore à la page liminaire du *Roman d'un enfant* dédié « à Sa Majesté la Reine Elisabeth de Roumanie » — il composait alors des lignes selon un art subtil, voire un peu maniéré. Ces dédicaces imprimées, ouvertures magistrales, accords plaqués avant la symphonie, constituent le plus poétique, le plus original prélude à l'œuvre qu'elles présentent.

André Moulis

LOTI, COCHER D'OMNIBUS (?) — Le chroniqueur littéraire (anonyme) de la *Libre Belgique* (25 mai 61) est allé interviewer le célèbre (?) écrivain Jean Ray.

Ce dernier est spécialiste des récits de science-fiction, genre que nous nous gardons de mésestimer, car il a donné naissance à de véritables chefs-d'œuvre signés Wells, Maurice Renard, etc...

M. Jean Ray a commis plus de cent fascicules, deux cents films, sans compter d'innombrables articles pour les revuettes spécialisées. Et comme le reporter cherche des yeux la masse de papier imprimé que cela doit représenter, l'auteur lui avoue qu'il « ne garde pas plus ses livres que ceux des autres ».

Que vaut cette production pléthorique ? M. Jean Ray la juge lui-même :

« ...*J'en écris un* [*récit*] *chaque nuit. Je le prends par la tête ou la queue, n'importe comme* (sic), *il faut que ça sorte. Si je me soucie du style ? Nullement, il vient avec le reste* ».

Mais notre homme a aussi ses idées sur les écrivains. Son interlocuteur nous les rapporte ainsi :

« ...*Il lit peu, sauf Dickens qu'il relit* (bravo !). *Tout de même il connaît Loti* (Ah ! ah !) *qu'il trouve fade. Et puis qu'avait-il à la ramener* (resic)

*avec les paquebots* (re-resic) *qu'il commandait ? Commandant de paquebot, autant dire cocher d'omnibus* ».

Nous ignorons quelle audience M. Jean Ray trouve auprès des lecteurs d'Outre-Quiévrain, les échos de sa brillante renommée ne nous étaient pas encore parvenus.

Mais devant les échantillons de sa prose et compte tenu de la sûreté de son information, nous n'hésiterons pas nous aussi « à la ramener » (pour employer son noble style) en le classant au tout premier rang... des imbéciles.

Robert Guéneau

RÉCENTES PUBLICATIONS DE NOS AMIS. — Pierre Benoit. *Les Amours mortes.* Parce que ce n'est pas un roman comme les autres, parce qu'il évoque trop de souvenirs intimes et enclôt les images d'un bonheur qui n'appartient plus qu'au passé, résumer *Les Amours mortes*, critiquer ces pages révélatrices d'une félicité brisée apparaîtrait comme une profanation.

Tout, ou presque tout est exact dans cette histoire qui relate les sortilèges d'une double séduction : celle d'une jeune femme au pathétique destin, celle d'un pays qui fut cher aussi à Pierre Loti — et la conquête d'une joie trop brève.

Sous les noms de colonel Bernard de Lassalle et d'Alcmène de Laborde, le lecteur lit spontanément, comme en filigrane, ceux d'un couple dont la sérénité fut discrète, dont l'inéluctable séparation laisse désemparé. Image décevante, vraie, de nos bonheurs éphémères, et triste comme la vie. Malgré l'accent personnel qui perce dans toutes les pages, ce livre émouvant a donc une valeur humaine, générale.

Il est vain de relever des dates, de constater qu'elles concordent avec tels détails biographiques, de noter que même le numéro de téléphone indiqué dans le roman n'est point fictif.

Un homme s'est penché sur son propre passé... De la crypte de ses souvenirs, il a fait surgir à la fois pour de mélancoliques délices et pour son tourment, peut-être en vue de leur assurer une manière de survie, des images qui lui sont précieuses.

Mais aussi il s'est complu à nous dire le pacte qu'il a conclu avec le pays basque, avec la maison à laquelle il a donné le nom de l'héroïne de *Pour Don Carlos :* Allegria. Ce nom, où chante malgré tout la joie, est celui d'une ancienne ferme aménagée pour la vie paisible et laborieuse, près de la tour de Bordagain et de celle du Socoa. Entre ces deux tours, à mi-côte, il y a le cimetière de Ciboure. Du cimetière la vue est la même sur l'océan que de la villa Allegria. Tous les matins, fidèle pèlerin, chantre douloureux d'amours ressuscitées par l'ardent souvenir, Pierre Benoit se signe avec la rosée qui a perlé sur une tombe qui lui est sacrée.

André Moulis

André Bauné. *Six destins* (Edition La Colombe, Paris). Six contes, six états d'âme, six récits brefs et dépouillés qui, sous leur apparente diversité, se ramènent tous au même problème et à notre impuissance à le comprendre.

« Qu'il s'agisse d'un athlète que la conscience qu'il prend des êtres et des choses amène tout juste à découvrir sa propre médiocrité, d'une amoureuse trahie par l'excès même de sa passion ou d'un artiste que son amour exaspéré du monde visible conduit à l'étouffement par la matière, nous nous heurtons partout au même mur froid, à la même masse aveugle et implacable ». L'homme est marqué d'avance, ses plus infimes velléités lui sont dictées par une puissance qui lui échappe et toutes ses tentatives pour briser le cercle ne servent qu'à l'enfermer plus inexorablement dans son destin.

Destins sévères, mais rassurants, puisque, en nous incitant à prendre conscience des forces qui nous limitent, ils nous élèvent vers celles qui nous dépassent.

Albert Vulliez. — Nous lisons toujours avec un vif intérêt les chroniques de notre Directeur, le commandant Vulliez, paraissant dans diverses publications.

Signalons entre autres ces passionnants articles : « Le transport *Laconia* coule dans l'Atlantique avec ses 3 800 passagers » (*Figaro littéraire* 19.12.59) et « Le cinquantenaire de l'explosion du cuirassé *Liberté* » (*Cols bleus* 23.9.61).

Nous n'émettrons qu'un seul regret, c'est que les articles sur Pierre Loti soient trop rares sous la plume de l'excellent écrivain qu'est le commandant Vulliez.

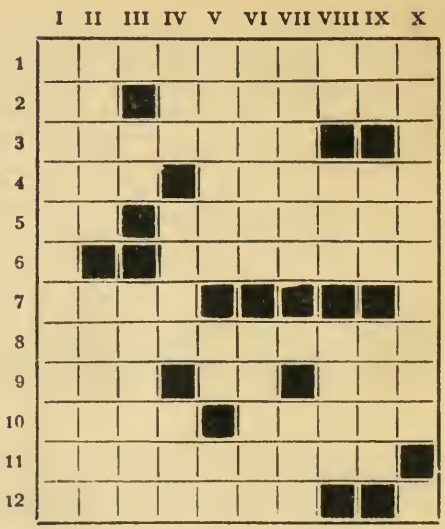
## SOLUTION DES MOTS CROISÉS (VIII)

*Horizontalement.* — 1. PLOUGASTEL. — 2. LABRIT. RAU (République arabe unie : Egypte. Syrie). — 3. OLÉAGINEUX. — 4. ULI (lui). EMUSDE (Méduse). — 5. BASQUAISE (liaison de Loti. — 6. AR (le, en breton). ROME. — 7. ZODIACALE. — 8. LU. REPELÉ. — 9. AKABA. AUIV. — 10. NHGOLA. RSO (ors). — 11. EL. NV (Nadine Viaud). SE (sud-est). — 12. CALOMNIÉES.

*Verticalement.* — I. PLOUBZLANEC (Mur des Péris en mer). — II. LALLA-ROUKH (opéra de Félicien David). — III. OBEIS. AGEL. — IV. URA (Rau). QUI. BOLO (Bolo Pacha, traître exécuté en 1917). — V. GIGEU (Gigue). ARAL (Mer à l'est de la Caspienne). — VI. ATIMA. CE (Sète, autrefois Cette). ANN (Yann). — VII. NUI-RAPA. VI. — VIII. TRESSOLEUR (Voir *Pêcheur d'Islande*). IX. EAU-de-MÉLISSE. — X. LUXE. ÉVOÉS.

# MOTS CROISÉS LOTISTES (IX)

par Robert GUÉNEAU




*Horizontalement.* — 1. Ce qu'était Mme Adam pour Loti à ses débuts. — 2. Initiales du prénom du mari de la précédente. Pour Octave Feuillet dans le discours de réception de Loti. — 3. Quoique sans hune il avait ses gabiers. — 4. Le commandant Viaud retrouvait toujours son grincement avec plaisir. La bande à Golo en était une joyeuse. — 5. Langue latine. Tel un monument de l'Ile de Pâques. — 6. En avril 1872 Loti a pu entendre jouer de cet instrument. — 7. Célèbre par un monument qui défie les lois de la pesanteur (anagramme). — 8. En somme c'est une courbe qu'ont parcourue Loti, Gagarine et Titov. — 9. Prénom biblique. Port qu'a certainement fréquenté Ramuntcho. Un anglais. — 10. Julien, féru de botanique, savait que ce n'était pas le pied d'un bovin. — Les matinées y semblent moins calmes aujourd'hui que du temps de Loti. — 11. Loti en enseigna la technique aux Désenchantées. — 12. Etaient particulièrement nombreuses dans l'Inde (sans les Anglais).

*Verticalement.* — I. Selon Loti ce mot qualifiait le parfait matelot. — II. Théodore Viaud, le père de Loti, en avait paraît-il de nombreuses. Loti l'utilisait volontiers pour ses « déguisements », surtout au Japon. — III. Eau germanique. A Jérusalem, Loti ne le fut pas. — IV. Situation de Loti le 21 mai 1891. Œuvre latine inversée. Il préfixe quelquefois « arabe ». — V. Quand il revint de Perse par la Caspienne, Loti dut nécessairement s'en procurer plus d'un. Au bas de l'échelle. Deux lettres différentes qui ont souvent la même prononciation. — VI. Djénane ne l'était pas. Dans le nom de deux localités chères à Loti. — VII. En uniforme ou en civil celle de Loti était fière (anagramme). Points cardinaux. — VIII. Un libraire ne l'emploie jamais seul. Bavarde et voleuse (anagramme). Points cardinaux. — IX. Initiales d'un personnage contemporain. Trois consonnes différentes. En Espagne, Loti en croisa certainement plus d'une. — X. Onze rimes féminines.

I. M. B. Vesoul. D.L. 375-II-1001. Le Gérant Robert GUÉNEAU

## Quelques publications éditées par nos AMIS

*Madame ! pour rester élégante, lisez :*

**L'ÉCHO DE LA MODE**

Chaque semaine, le numéro : **0,50** NF

*Amants de la Bretagne ! Celtisants !*
*Voici une revue trimestrielle magnifiquement illustrée :*

**LES CAHIERS DE L'IROISE**

5, rue Portzmoguer, Brest
(Abonnement annuel : **10** NF)

*Vous qui aimez la marine, lisez :*

**COLS BLEUS**

Chaque semaine, le numéro : **0,50** NF

*La revue littéraire de Saintonge :*

**LE PAYS D'OUEST**

(Poitou-Charente)
11, rue Crozatier, Paris-12e

*Les anciens marins lisent :*

**LA FRÉGATE**

Organe de Marine Inter-Préfectures
98, quai de la Rapée, PARIS-12e

# ÉDITIONS CALMANN-LÉVY

3, Rue Auber — PARIS

## ŒUVRES DE PIERRE LOTI

(Format 12 × 19,5)

| | |
|---|---|
| AZIYADÉ, roman | 4,50 NF |
| LES DÉSENCHANTÉES, roman | 4,50 NF |
| MADAME CHRYSANTHÈME, roman | 4,50 NF |
| MATELOT, roman | 4,50 NF |
| MON FRÈRE YVES, roman | 4,50 NF |
| PAGES CHOISIES | 4,50 NF |
| PÊCHEUR D'ISLANDE, roman | 8,70 NF |
| RAMUNTCHO, roman | 8,70 NF |
| LE ROMAN D'UN ENFANT | 4,50 NF |
| LE ROMAN D'UN SPAHI | 4,50 NF |

### Romans illustrés (format 22,5 × 18)

AZIYADÉ, illustrations de A. Leroux.
LES DÉSENCHANTÉES, illustrations de A. Calbet.
MADAME CRHYSANTHÈME, illustrations de S. Sauvage.
LE MARIAGE DE LOTI, illustrations de J.-D. Domergue.
MATELOT, illustrations de D.-Ch. Fouqueray.
MON FRÈRE YVES, illustrations de E. Dufour.
PÊCHEUR D'ISLANDE, illustrations de M. Méheut.
RAMUNTCHO, illustrations de Pierre Brissaud.
LE ROMAN D'UN SPAHI, illustrations de D.-Ch. Fouqueray.
LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE, illustrations de S. Sauvage.

Chaque volume ..... 14 NF

*Edition reliée.*

| | |
|---|---|
| PÊCHEUR D'ISLANDE | 14,50 NF |
| RAMUNTCHO | 14,50 NF |

Chaque volume relié pleine toile blanche, sous jaquette rhodialine. Edition augmentée de documents photographiques.